

UN SAC
DE BILLES

JOSEPH JOFFO

UN SAC DE BILLES



VOIR DE PRÈS

© 1973. Éditions J.-C. Lattès
© 2020, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-257-8

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À ma famille.

Je tiens à remercier mon ami l'écrivain Claude Klotz, qui a bien voulu relire mon manuscrit et le corriger de sa main si sûre.

PROLOGUE

Ce livre n'est pas l'œuvre d'un historien.

C'est au travers de mes souvenirs d'enfant de dix ans que j'ai raconté mon aventure des temps de l'occupation.

Trente années ont passé. La mémoire comme l'oubli peuvent métamorphoser d'infimes détails. Mais l'essentiel est là, dans son authenticité, sa tendresse, sa drôlerie et l'angoisse vécue.

Afin de ne pas heurter des susceptibilités, de nombreux noms de personnes qui traversent ce récit ont été transformés. Récit qui raconte l'histoire de deux petits enfants dans un univers de cruauté, d'absurdité et aussi de secours parfois les plus inattendus.

La bille roule entre mes doigts au fond de ma poche.

C'est celle que je préfère, je la garde toujours celle-là. Le plus marrant c'est que c'est la plus moche de toutes : rien à voir avec les agates ou les grosses plombées que j'admire dans la devanture de la boutique du père Ruben au coin de la rue Ramey, c'est une bille en terre et le vernis est parti par morceaux, cela fait des aspérités sur la surface, des dessins, on dirait le planisphère de la classe en réduction.

Je l'aime bien, il est bon d'avoir la Terre dans sa poche, les montagnes, les mers, tout ça bien enfoui.

Je suis un géant et j'ai sur moi toutes les planètes.

— Alors, merde, tu te décides ?

Maurice attend, assis par terre sur le trottoir juste devant la charcuterie. Ses chaussettes tire-bouchonnent toujours, papa l'appelle l'accordéoniste.

Entre ses jambes il y a le petit tas de quatre billes : une au-dessus des trois autres groupées en triangle.

Sur le pas de la porte, Mémé Epstein nous regarde. C'est une vieille Bulgare toute ratatinée, ridée comme il n'est pas permis. Elle a bizarrement gardé le teint cuivré que donne au visage le vent des grandes steppes, et là dans ce renfoncement de porte, sur sa chaise paillée, elle est un morceau vivant du monde balkanique que le ciel gris de la porte de Clignancourt n'arrive pas à ternir.

Elle est là tous les jours et sourit aux enfants qui s'en reviennent de l'école.

On raconte qu'elle a fui à pied à travers l'Europe, de pogromes en pogromes, pour venir échouer dans ce coin du XVIII^e arrondissement où elle a retrouvé les fuyards de l'Est : Russes, Roumains, Tchèques, compagnons de Trotsky, intellectuels, artisans. Plus de 20 ans qu'elle est là, les souvenirs ont dû se ternir si la couleur du front et des joues n'a pas changé.

Elle rit de me voir me dandiner. Ses mains froissent la serge usée de son tablier aussi noir

que le mien ; c'était le temps où tous les écoliers étaient en noir, une enfance en grand deuil, c'était prémonitoire en 1942.

— Mais, bon Dieu, qu'est-ce que tu fous ?

Bien sûr, j'hésite ! Il est chouette, Maurice, j'ai tiré sept fois déjà et j'ai tout loupé. Avec ce qu'il a empoché à la récré ça lui fait des poches comme des ballons. Il peut à peine marcher, il grouille de billes et moi j'ai mon ultime, ma bien-aimée.

Maurice râle :

— Je vais pas rester le cul par terre jusqu'à demain...

J'y vais.

La bille au creux de ma paume tremblote un peu. Je tire les yeux ouverts. À côté.

Eh bien, voilà, y a pas de miracle. Il faut rentrer à présent.

La charcuterie Goldenberg a une drôle d'allure, on dirait qu'elle est dans un aquarium, les façades de la rue Marcadet ondulent bigrement.

Je regarde du côté gauche parce que Maurice marche à ma droite, comme ça, il ne me voit pas pleurer.

- Arrête de chialer, dit Maurice.
- Je chiale pas.
- Quand tu regardes de l'autre côté je sais que tu chiales.

Un revers de manche de tablier et mes joues sont sèches. Je ne réponds pas et accélère. On va se faire gronder : plus d'une demi-heure qu'on devrait être rentrés.

On y est : là-bas, rue de Clignancourt c'est la boutique, les lettres peintes sur la façade, grandes et larges, bien écrites comme celles que trace la maîtresse du préparatoire, avec les pleins et les déliés : « Joffo – Coiffeur ».

Maurice me pousse du coude.

- Tiens, rigolo.

Je le regarde et prends la bille qu'il me rend.

Un frère est quelqu'un à qui on rend la dernière bille qu'on vient de lui gagner.

Je récupère ma planète miniature ; demain sous le préau, j'en gagnerai un tas grâce à elle et je lui piquerai les siennes. Faut pas qu'il croie que c'est parce qu'il a ces foutus vingt-quatre mois en plus qu'il va me faire la loi.

J'ai dix ans après tout.

Je me souviens qu'on est entré après dans le salon et voilà que les odeurs m'envahissent.

Chaque enfance a ses odeurs sans doute, moi j'ai eu droit à tous les parfums, de la lavande à la violette, toute la gamme, je revois les flacons sur les étagères, l'odeur blanche des serviettes et le cliquetis des ciseaux, cela aussi je l'entends, ce fut ma musique première.

Lorsque nous sommes entrés Maurice et moi c'était la presse, tous les fauteuils pleins. Duvallier m'a tiré l'oreille au passage comme d'habitude. Je crois bien qu'il passait sa vie au salon celui-là, il devait aimer le décor, les bavardages... Ça se comprend : vieux et veuf, dans son trois-pièces de la rue Simart, au quatrième, ça devait être affreux, alors il descendait la rue et passait l'après-midi chez les youpins, le même siège toujours, près du vestiaire. Quand tous les clients étaient partis, il se levait et s'installait : « C'est pour la barbe », disait-il.

C'était papa qui le rasait. Papa aux belles histoires, le roi de la rue, papa du crématoire.

On a fait les devoirs. J'avais pas de montre à l'époque mais ça ne devait pas dépasser les

quarante-cinq secondes. J'ai toujours su mes leçons avant de les apprendre. On a traîné un peu dans la chambre pour que maman ou l'un des frangins ne nous renvoient pas aux études et puis on est ressorti.

Albert s'occupait d'un grand frisé et suait sang et corps sur la coupe américaine, il s'est quand même retourné.

— C'est déjà fini les devoirs ?

Papa nous a regardés aussi, mais on a profité qu'il rendait la monnaie à la caisse pour filocher jusqu'à la rue.

Ça, c'était le bon moment.

Porte de Clignancourt 1942.

C'était un coin rêvé pour des gosses. Aujourd'hui, ça m'étonne toujours les « réalisations pour enfants » dont parlent les architectes, il y a dans les nouveaux squares des nouveaux immeubles des bacs à sable, des toboggans, des balançoires, des tas de trucs. Conçus exprès, pour eux, par des experts possédant trois cent mille licences de psychologie infantine.

Et ça ne marche pas. Les enfants s'ennuient, le dimanche et les autres jours.

Alors je me demande si tous ces spécialistes n'auraient pas intérêt à se demander pourquoi, nous, nous étions heureux dans ce quartier de Paris. Un Paris gris, avec les lumières des boutiques, les toits hauts et les bandes du ciel par-dessus, les rubans des trottoirs encombrés de poubelles à escalader, de porches pour s'y cacher et de sonnettes, il y avait de tout, des concierges jaillissantes, des voitures à chevaux, la fleuriste et les terrasses des cafés en été. Et tout cela à perte de vue, un dédale, une immensité de rues entrecroisées... On allait à la découverte. Une fois je me souviens, on avait trouvé un fleuve, il s'ouvrait sous nos pieds, au détour d'une rue sale. On s'était senti explorateur. J'ai appris bien plus tard que c'était le canal de l'Ourcq. On avait regardé couler les bouchons et les moires de gas-oil avant de rentrer avec la nuit.

— Qu'on va ?

C'est Maurice qui pose les questions, presque toujours.